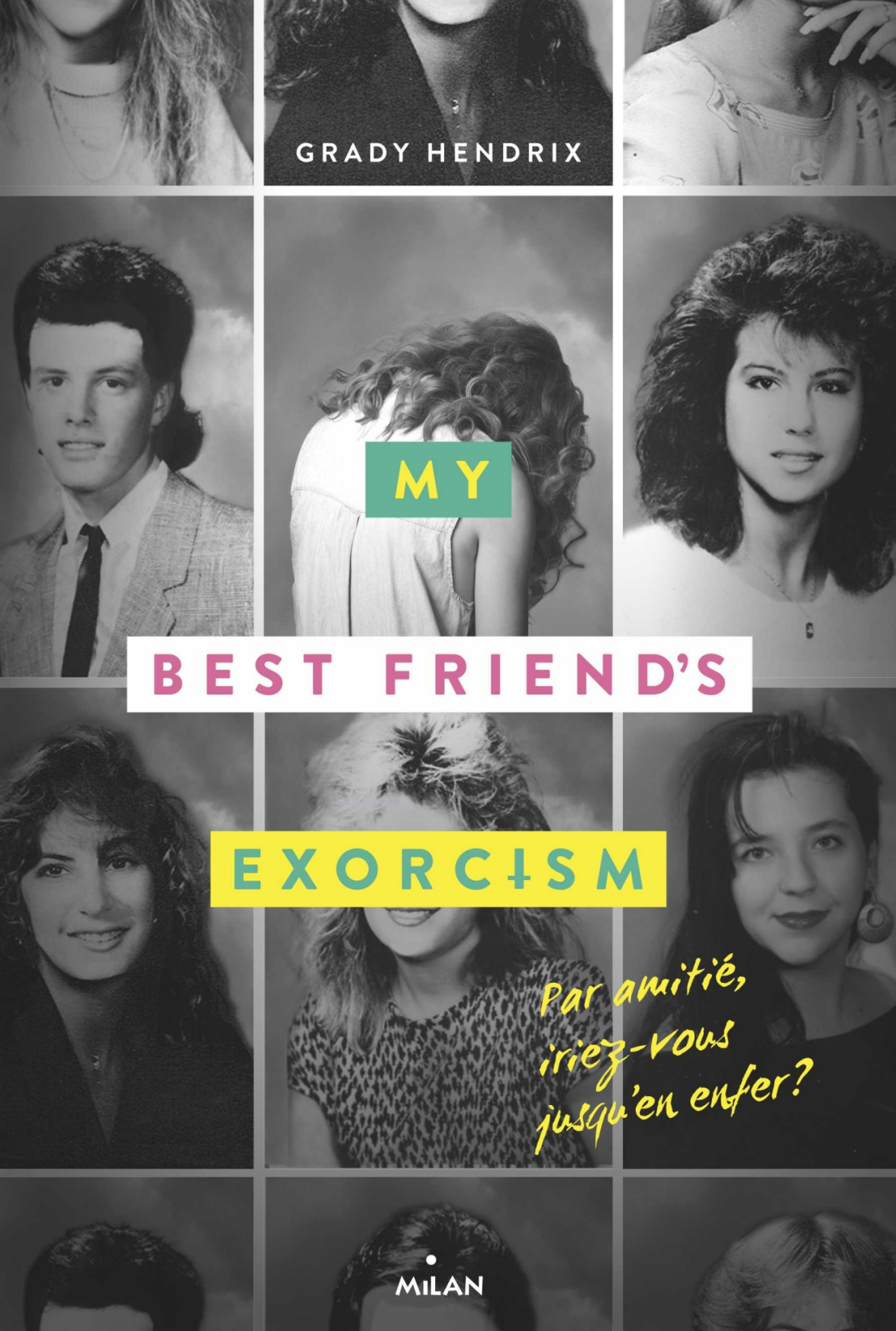
GRADY HENDRIX



MY BEST FRIEND'S EXORCISM

Par amitié, iriez-vous jusqu'en enfer?

MILAN

MY BEST FRIEND'S EXORCISM

Titre original : *My Best Friend's Exorcism*
Copyright © 2016 by Grady Hendrix
All rights reserved.
First published in English by Quirk Books, Philadelphia, Pennsylvania.

Les droits de ce livre ont été négociés par l'intermédiaire de l'agence littéraire Sea of Stories, www.seaofstories.com, sidonie@seaofstories.com

I think we're alone now : Words and Music by Ritchie Cordell. Copyright © 1967 EMI Longitude Music.
Copyright Renewed. All Right Administrated by Song/ATV Music Publishing LLC, 424 Church Street, Suite 1200, Nashville, TN 37219. International Copyright Secured All Rights Reserved. Reprinted by Permission of Hal Leonard Corporation.

Like a Virgin : Words and Music by Billy Steinberg and Tom Kelly : Copyright © 1984 Song/ATV Music Publishing LLC, All Rights Administrated by Sony/ATV Publishing LLC, 424 Church Street, Suite 1200, Nashville, TN 37219. International Copyright Secured All Rights Reserved. Reprinted by Permission of Hal Leonard Corporation.

Designed by Timothy O'Donnell.
Cover photography by Jonathan Pushnik.
Cover model : Alina Grabowski.

Cette ouvrage a été réalisé par les éditions Milan
avec la collaboration de Josselin Rieu.
Mise en pages : Pascale Darrigrand.

Pour l'édition française :
© 2018 éditions Milan
1, rond-point du Général-Eisenhower
31101 Toulouse Cedex 9, France

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ISBN : 978-2-7459-8460-9
editionmilan.com

GRADY HENDRIX

MY BEST FRIEND'S EXORCISM

Traduit de l'américain
par Sarah Dali

MILAN

Pour Amanda,
qui sait pourquoi[1].

1. Sinon, elle devrait demander à son avocat de consulter les deux ordonnances restrictives à son encontre, la plainte pénale qui expose les raisons en détail de l'affaire qu'elle connaît, et peut-être aussi sa conscience, car savoir où se trouvent les corps permettrait à ma famille de tourner enfin la page.

NE M'OUBLIE PAS

DON'T YOU FORGET ABOUT ME

L'exorciste était mort.

Assise dans son bureau, Abby fixa l'e-mail puis cliqua sur le lien bleu. Celui-ci l'amena sur la page d'accueil du journal qu'elle nommait toujours le *Post and Courier*, même s'il avait changé de nom quinze ans plus tôt. Au centre de son écran flottait le portrait flou, pas plus grand qu'un timbre-poste, de l'exorciste, dégarni avec une queue-de-cheval, souriant à l'objectif. Abby avait la mâchoire serrée et la gorge nouée. Sans s'en rendre compte, elle retenait son souffle.

Alors qu'il acheminait du bois de charpente à Lakewood, l'exorciste s'était arrêté au bord d'une autoroute pour aider un touriste à changer son pneu. Il resserrait les écrous de la roue quand un Dodge Caravan avait fait une embardée sur

la bande d'arrêt d'urgence et l'avait percuté de plein fouet. Il était mort avant l'arrivée de l'ambulance. Trois antalgiques – quatre en comptant la bière – avaient été retrouvés dans le sang de la femme au volant du monospace, inculpée par la suite de conduite sous l'emprise de stupéfiants.

« La route ou la vie, à vous de choisir », songea Abby.

Elle s'étonna de se souvenir de ce slogan, mais à cet instant précis, elle ne savait pas comment elle aurait pu l'oublier. Ces panneaux de sécurité routière quadrillaient la Caroline du Sud quand elle était au lycée. Soudain, son bureau, sa conférence téléphonique de onze heures, son appartement, son crédit immobilier, son divorce, sa fille… Tout cela n'avait plus aucune importance.

La revoilà vingt ans plus tôt, filant dans une Golf déglinguée, vitres baissées, l'autoradio crachant à pleins watts le son du groupe UB40, l'air doux et salé sur son visage. Elle tourna la tête à droite et vit Gretchen assise en tailleur sur le siège passager, pieds nus, ses cheveux blonds au vent. Elles chantaient faux, à tue-tête par-dessus la musique. On était en avril 1988 et le monde leur appartenait.

Pour Abby, « ami » était un terme galvaudé par un usage excessif. Elle disait parfois : « Je suis amie avec les types du service informatique. » Ou : « Je vais rejoindre des amis après le travail. »

Mais elle se souvenait de l'époque où ce mot pouvait faire couler le sang. Avec Gretchen, elles passaient des heures à classer leurs amitiés, à essayer de distinguer les bons des meilleurs amis, à se demander si l'on pouvait avoir deux meilleurs amis en même temps, et à écrire sans fin le nom de l'autre à l'encre violette, boostées par l'idée d'appartenir

à quelqu'un d'autre : un parfait inconnu qui vous choisissait, voulait vous connaître et se souciait de vous savoir en vie.

Jusqu'à l'automne de cette année-là, Abby et Gretchen étaient les meilleures amies. Jusqu'à la chute.

Avant que l'exorciste ne lui sauve la vie.

Abby se souvenait encore du lycée, mais plus vraiment des événements, seulement des images. Si elle se rappelait les conséquences, les causes étaient devenues plus floues. Or, voilà que tout lui revenait en un flot irrésistible : les hurlements sur la Pelouse, les chouettes, la puanteur de la chambre de Gretchen, ce bon vieux Max, le drame de Glee… Mais surtout, ce qui était arrivé à Gretchen et comment tout avait foiré en 1988. L'année où sa meilleure amie s'était fait posséder par le diable.

ON A LE RYTHME

WE GOT THE BEAT

1982. Ronald Reagan lançait sa guerre contre la drogue. « Dites simplement non », conseillait sa femme, Nancy. Le parc d'attractions *EPCOT* ouvrait enfin, la société Midway sortait le jeu vidéo *Ms. Pac-Man* sur les bornes d'arcade, et Abby Rivers était une adulte certifiée, car elle avait fini par pleurer devant un film : *E.T. l'extra-terrestre*. Elle était retournée le voir plusieurs fois, fascinée par sa réaction involontaire, son impuissance face au torrent de larmes qui coulait sur ses joues au moment où E.T. et Elliott s'enlaçaient.

C'était l'année de ses dix ans.

L'année de la grande fête.

L'année du changement.

Une semaine avant Thanksgiving, Abby entra dans la classe de CM1 de M^me^ Link munie de vingt et une invitations

en forme de patin à roulettes : tous les élèves étaient invités à venir fêter son dixième anniversaire à la patinoire de Redwing, le samedi 4 décembre à quinze heures trente. Ce serait son moment de gloire. Elle avait vu Linda Blair dans *Les Challengers*, Olivia Newton-John dans *Xanadu*, et Patrick Swayze torse nu dans *Skatetown, U.S.A.* Après des mois d'entraînement, elle était aussi douée qu'eux trois réunis. Fini Abby la mollassonne. Aux yeux de toute sa classe, elle deviendrait Abby la reine de la glisse.

Le premier jour d'école après les vacances de Thanksgiving, Margaret Middleton, debout au tableau, invita tous les élèves à son club de polo pour une journée d'équitation. Le samedi 4 décembre.

– Madame Link ? Madame Link ? Madame Link ? appela Abby en agitant frénétiquement le bras. C'est le jour de ma fête d'anniversaire.

– Ah oui, dit la maîtresse, comme si Abby n'avait pas punaisé en plein milieu du panneau d'affichage de la classe un énorme patin à roulettes avec les informations sur sa fête. Tu peux toujours la décaler.

Abby n'avait encore jamais dit non à un professeur, alors elle fit de son mieux :

– Mais… Mais c'est mon anniversaire !

Avec un soupir, M^me^ Link adressa un geste rassurant à Margaret, puis répondit à Abby :

– Ta fête ne commence pas avant quinze heures trente. Je suis sûre qu'ils pourront venir après être montés à cheval chez Margaret.

– Bien sûr, madame Link, minauda cette dernière. On aura largement le temps.

Le jeudi précédant son anniversaire, Abby apporta en classe vingt-cinq cupcakes E.T. en guise de rappel. Tout le monde en mangea, un bon signe selon elle. Le samedi, elle força ses parents à se rendre à la patinoire de Redwing une heure à l'avance pour préparer la salle réservée à la fête. À quinze heures quinze, on avait l'impression qu'E.T. avait explosé partout. Il y avait des ballons E.T., des nappes E.T., des chapeaux E.T., des boîtes de Smarties à côté des assiettes en carton E.T., et un gâteau au chocolat et au beurre de cacahuètes orné du visage du fameux extra-terrestre. Sur le mur derrière la chaise d'Abby se trouvait son bien le plus précieux, qui ne devait en aucun cas être sali, taché, déchiré ou arraché : une authentique affiche du film, que son père avait rapportée du cinéma et lui avait offerte pour son anniversaire.

Enfin, l'heure de la fête arriva.

Personne.

À quinze heures trente-cinq, la salle était toujours déserte.

À quinze heures quarante, Abby était au bord des larmes.

Sur la piste, au son d'*Open Arms* du groupe Journey, tous les grands passaient devant la vitre en Plexiglas qui donnait sur la salle privatisée. Abby savait qu'ils se moquaient d'elle parce qu'elle était toute seule le jour de son anniversaire. Elle planta ses ongles dans la peau laiteuse à l'intérieur de son poignet et se concentra sur la sensation de brûlure pour se retenir de pleurer. Finalement, à quinze heures cinquante, alors que son poignet était recouvert de croissants rouge vif, Gretchen Lang, la nouvelle élève bizarre, entra dans la salle, poussée par sa mère.

– Bonjour, bonjour ! lança gaiement M^me^ Lang, dont les bracelets cliquetaient. Excusez-nous pour le… Mais où sont-ils tous ?

Abby était incapable de répondre, alors sa mère vint à sa rescousse :

– Ils sont coincés sur le pont.

Le visage de M^me^ Lang se détendit.

– Gretchen, pourquoi ne donnes-tu pas son cadeau à ton amie ?

Elle fourra un paquet rectangulaire dans les mains de sa fille, puis la poussa en avant, mais Gretchen se pencha en arrière, les talons plantés dans le sol. M^me^ Lang tenta donc une nouvelle tactique :

– Nous ne connaissons pas ce personnage, n'est-ce pas, Gretchen ? demanda-t-elle en regardant E.T.

C'est une blague ! pensa Abby. Comment pouvaient-elles ne pas connaître l'alien plus célèbre au monde ?

– Je sais qui c'est, protesta Gretchen. C'est E.T… l'extra-terrible ?

Abby était complètement dépassée. Mais de quoi parlaient ces folles dingues ?

– L'extra-*terrestre*, la corrigea-t-elle après avoir retrouvé sa voix. Ça veut dire qu'il vient d'une autre planète.

– Si ce n'est pas mignon ! s'exclama M^me^ Lang, qui s'excusa ensuite avant de se sauver.

Un silence mortel envahit alors la pièce. Tout le monde dansait d'un pied sur l'autre. Abby trouvait ça pire que d'être seule, car il était parfaitement évident que personne d'autre ne viendrait à sa fête. Ses parents devaient affronter la réalité : leur fille n'avait pas d'amis. Pire encore, une

gamine étrange qui ne connaissait pas les extra-terrestres assistait à son humiliation. Gretchen croisa les bras sur sa poitrine, ce qui fit crépiter l'emballage du paquet.

– C'est vraiment gentil de ta part d'avoir apporté un cadeau, fit remarquer la mère d'Abby. Tu n'étais pas obligée.

Bien sûr que si, pensa Abby. *C'est mon anniversaire.*

– Joyeux anniversaire, marmonna Gretchen en lui tendant son cadeau.

Abby n'en voulait pas. C'étaient ses amis qu'elle voulait. Pourquoi n'étaient-ils pas venus ? Mais Gretchen restait plantée là comme une idiote, son cadeau dans les mains. Avec les trois paires d'yeux braqués sur elle, Abby prit enfin le paquet, d'un geste rapide pour que personne ne s'imagine que cette situation lui plaisait. Aussitôt, elle sut qu'il s'agissait d'un livre. Cette fille ne comprenait donc rien ? Abby voulait des trucs sur E.T., pas un livre. À moins que ce soit un livre sur E.T. ?

Ce mince espoir s'envola lorsqu'elle déballa le cadeau avec précaution et découvrit une bible pour enfants. Elle la retourna, en se disant qu'il y avait peut-être un lien avec E.T. Mais rien ne le suggérait sur la quatrième de couverture. Elle l'ouvrit. Non, c'était bel et bien un Nouveau Testament pour enfants. Elle releva la tête pour voir si le monde entier était devenu fou, mais tout ce qu'elle vit, c'était Gretchen qui la fixait intensément.

Abby connaissait les règles : elle devait dire merci et avoir l'air ravie pour ne vexer personne. Mais… et elle, alors ? C'était son anniversaire et personne ne pensait à elle. Personne n'était coincé sur le pont. Tout le monde se trouvait chez Margaret, à monter à cheval, à lui offrir des cadeaux qui auraient dû lui être destinés.

– Qu'est-ce qu'on dit, Abby ? demanda sa mère.

Non. Elle ne le dirait pas, car cela reviendrait à accepter la situation, à trouver normal qu'une inconnue bizarre lui offre une bible. Ses parents croiraient que cette dingue et elle étaient amies, et veilleraient à ce qu'elle vienne à tous les anniversaires de leur fille, qui ne recevrait plus jamais que des bibles pour enfants.

– Abby ? répéta sa mère.

Non.

– Abs, intervint son père, ne réagis pas comme ça.

– Tu dois remercier cette petite fille tout de suite, insista sa mère.

Dans un éclair de génie, Abby trouva une autre solution : s'enfuir. Qu'allaient-ils faire ? La plaquer au sol ? Alors elle s'enfuit en regardant Gretchen par-dessus son épaule, pour se réfugier dans le bruit et la pénombre de la piste.

– Abby ! cria sa mère, dont la voix fut ensuite couverte par la musique.

Le super cool Steve Perry chantait à tue-tête par-dessus le tintement des cymbales et le grattement des guitares. Le flot déchaîné de la ballade rythmée secouait les murs tandis que des couples roucoulants patinaient, enlacés.

Abby se faufila entre des grands, qui criaient en roulant sur la piste, les bras chargés de pizzas et de chopes de bière. Puis elle fit irruption dans les toilettes pour femmes, entra dans un cabinet dont elle claqua la porte orange derrière elle, et s'effondra, malheureuse, sur la lunette.

Tout le monde avait voulu aller chez Margaret, car elle avait des chevaux. Abby était une abrutie d'imaginer qu'ils auraient envie de venir la voir patiner. Personne n'en avait

envie. Ils préféraient monter à cheval, et elle avait été bête, vraiment bête, de croire le contraire.

La musique devint plus forte quand quelqu'un ouvrit la porte des toilettes.

– Abby ? appela une voix.

C'était Machine. Abby se méfia aussitôt. Ses parents l'avaient sans doute envoyée en éclaireuse. Elle remonta donc ses pieds sur la lunette.

Gretchen frappa à la porte du cabinet.

– Abby ? Tu es là ?

Immobile comme une statue, cette dernière parvint à réduire ses pleurs à de faibles gémissements.

– Je ne voulais pas t'offrir une bible pour enfants, expliqua Gretchen à travers la porte. C'est ma mère qui l'a choisie. Je lui avais dit non. Moi, je voulais te prendre un truc sur E.T. Il y avait une figurine avec le cœur qui s'allume.

Abby s'en fichait. Cette fille était horrible. Elle perçut alors du mouvement à l'extérieur du cabinet, puis Gretchen glissa la tête sous la porte. Abby était horrifiée. Que fabriquait-elle ? Elle entrait en se tortillant. Soudain, elle se tenait à l'intérieur alors que la porte était fermée, signe censé souligner une volonté d'intimité. Incrédule, Abby fixa cette folle en attendant de voir ce qu'elle allait faire. Gretchen cligna lentement de ses immenses yeux bleus avant de se remettre à parler :

– Je n'aime pas les chevaux. Ils sentent mauvais. Et je ne trouve pas Margaret gentille.

Abby jugea cette dernière remarque sensée.

– Les chevaux sont stupides, poursuivit Gretchen. Tout le monde les adore, mais ils ont le cerveau d'un hamster. Si on

fait du bruit, ils ont peur alors qu'ils sont beaucoup plus gros que nous.

Abby ignorait quoi répondre.

– Je ne sais pas patiner, avoua Gretchen. Mais à mon avis, les gens qui aiment les chevaux devraient acheter des chiens à la place. Les chiens sont gentils, plus petits que les chevaux, et intelligents. Mais pas tous les chiens. On en a un qui s'appelle Max et il est stupide. S'il aboie en courant, il tombe.

Abby se sentait de plus en plus mal à l'aise. Et si quelqu'un entrait et entendait cette fille bizarre qui partageait son cabinet ? Elle devait dire quelque chose, mais elle n'avait qu'une seule pensée en tête, alors elle l'exprima :

– J'aurais préféré que tu ne sois pas là.

– Je sais. Ma mère voulait que j'aille chez Margaret.

– Alors pourquoi tu ne l'as pas fait ?

– C'est toi qui m'as invitée la première.

Le cerveau d'Abby s'illumina soudain. Exactement ! C'était ce qu'elle avait expliqué. Son invitation était arrivée la première ! Tout le monde devrait être ICI avec ELLE, car elle les avait invités D'ABORD et Margaret Middleton n'était qu'une COPIEUSE. Cette fille avait raison.

La situation n'était peut-être pas fichue. Abby pouvait toujours montrer ses talents de patineuse à cette tordue, qui en parlerait ensuite à tous les autres. Ils voudraient la voir, mais elle ne fêterait plus son anniversaire, alors ils ne la verraient jamais patiner, à moins de la supplier de le faire devant toute l'école. Elle céderait peut-être et les épaterait, mais seulement s'ils insistaient beaucoup. Pour commencer, elle devait impressionner cette fille, ce qui ne serait pas difficile puisqu'elle ne savait même pas patiner.

– Je peux t'apprendre à patiner si tu veux, dit Abby. Je suis très douée.

– C'est vrai ? demanda Gretchen.

Abby hocha la tête. Enfin quelqu'un qui la prenait au sérieux.

– Je suis vraiment très douée.

Après que son père leur eut loué des patins, Abby apprit à Gretchen à les lacer très serré, puis l'aida à marcher avec en lui montrant comment lever haut les pieds pour ne pas trébucher. Elle l'emmena ensuite sur la petite piste pour lui enseigner des tours de base, mais au bout de quelques minutes, elle mourait d'envie de se pavaner.

– Tu veux aller sur la grande piste ?

Gretchen secoua la tête.

– Tu n'auras pas peur si je reste avec toi, insista Abby. Il ne t'arrivera rien.

Après avoir réfléchi un instant, Gretchen demanda :

– Tu me tiendras la main ?

Abby l'attrapa par la main et la tira sur la piste juste au moment où l'animateur annonçait le « style libre ». Soudain, la patinoire se remplit d'adolescents qui les dépassaient à toute allure. Au centre, un garçon souleva une fille par la taille et ils tourbillonnèrent ensemble. Quand le DJ alluma la boule à facettes, des étoiles se mirent à glisser partout. Le monde entier tournoyait. Gretchen tressaillait lorsque des fous de la vitesse passaient en flèche, alors Abby se retourna et patina à reculons devant elle, en la tirant par ses mains douces et moites. Immergées dans le flot, elles se mirent à patiner plus vite avant de prendre le premier virage, puis encore plus vite. Gretchen leva une jambe et poussa, puis fit

de même avec l'autre. Elles patinaient vraiment. C'est alors qu'on entendit la batterie. Le cœur d'Abby s'emballa au son du piano et de la guitare. *We Got the Beat* rugit dans les haut-parleurs. Sous les lumières clignotantes de la boule à facettes, elles tournaient avec la foule, en orbite autour du couple au centre de la piste. Elles avaient le rythme !

Les gens libres marchent au pas
Stallone se promène dans la rue
Ils n'iront pas vers l'inconnu
Mais ils avancent en ligne
On a le rythme !
On a le rythme !

Abby se trompait complètement dans les paroles, mais elle s'en fichait, car elle savait avec la plus grande certitude de toute sa vie que la chanson des Go-Go's parlait de Gretchen et elle. Elles avaient le rythme ! Pour n'importe quel spectateur, elles n'étaient que deux fillettes qui faisaient lentement le tour de la piste en prenant les virages large tandis que tous les autres passaient en trombe, mais ce n'était pas la réalité. Abby se trouvait au pays des merveilles, rempli de lumières électriques rose vif, vert fluo, turquoise et magenta, qui clignotaient au rythme de la musique. Tout le monde dansait. Elles filaient si vite que leurs patins touchaient à peine le sol, glissaient dans les virages puis accéléraient, le cœur palpitant avec les percussions. Gretchen était venue à la fête d'anniversaire d'Abby car cette dernière l'avait invitée la première, et elle avait une vraie affiche d'E.T. Maintenant, elles pourraient manger tout le gâteau à elles deux.

Gretchen lut dans ses pensées et lui rendit son sourire. Abby ne voulait personne d'autre à sa fête, car son cœur battait en rythme avec la musique et elles tourbillonnaient.

– C'est trop géniaaal ! hurla Gretchen.

C'est alors que Tommy Cox la percuta. Abby s'emmêla dans ses jambes et tomba la tête la première. Sa dent du haut perça sa lèvre inférieure et du sang gicla partout sur son tee-shirt E.T. Ses parents durent la conduire aux urgences, où elle eut droit à trois points de suture. Les parents de Gretchen finirent par venir chercher leur fille à la patinoire. Abby ne la revit pas avant le lundi suivant, à l'école.

Ce matin-là, elle avait le visage aussi tendu qu'un ballon prêt à éclater. Lorsqu'elle arriva en classe, en essayant de ne pas remuer ses lèvres enflées, la première chose qu'elle entendit fut la voix de Margaret Middleton.

– Je ne comprends pas pourquoi tu n'es pas venue, lança cette dernière d'un ton sec, penchée au-dessus du bureau de Gretchen. Tous les autres étaient là et sont restés tard. Tu as peur des chevaux ?

Gretchen était docilement assise sur sa chaise, tête baissée, les cheveux traînant sur sa table. Debout à côté de Margaret, Lanie Ott l'aidait à réprimander Gretchen.

– J'ai monté un cheval et il a sauté deux obstacles.

Soudain, elles remarquèrent Abby sur le seuil de la classe.

– Berk ! s'écria Margaret. Qu'est-ce qui est arrivé à ton visage ? On dirait du vomi.

Abby était paralysée par la colère, justifiée, qui montait en elle. Elle était allée aux urgences ! Et voilà que ces deux pimbêches se moquaient d'elle ! Ne sachant pas quoi faire d'autre, elle tenta de dire la vérité.

– Tommy Cox m'est rentré dedans à la patinoire. On m'a fait des points de suture.

En entendant le nom de Tommy Cox, Lanie ouvrit puis referma la bouche comme une carpe, mais Margaret était d'une autre trempe.

– C'est faux.

Abby se rendit compte, avec horreur, que si Margaret la traitait de menteuse, jamais personne ne la croirait.

– Ce n'est pas bien de mentir et c'est malpoli de refuser une invitation, poursuivit Margaret. Tu es malpolie. Vous êtes toutes les deux malpolies.

À ces mots, Gretchen releva brusquement la tête, le regard flamboyant.

– C'est Abby qui nous a invités la première. Alors c'est toi, la malpolie. Et ce n'est pas une menteuse. J'ai tout vu.

– Alors vous êtes toutes les deux des menteuses, répliqua Margaret.

Quelqu'un tendit le bras par-dessus l'épaule d'Abby pour frapper à la porte ouverte.

– Hé, les petites, est-ce que l'une de vous sait où… Oh, salut, ma mignonne !

Tommy se tenait à moins de dix centimètres d'Abby, le visage encadré par ses boucles blondes. Le bouton du haut de sa chemise, défait, révélait un collier de coquillages brillants. Il souriait de toutes ses dents, incroyablement blanches. De son corps émanait une puissante aura, qui submergea Abby.

Son cœur cessa de battre. Comme celui de tout le monde.

– Punaise ! s'exclama-t-il, les sourcils froncés, en examinant la lèvre inférieure d'Abby. C'est moi qui t'ai fait ça ?

Personne ne l'avait encore jamais regardée d'aussi près, encore moins l'élève de troisième le plus cool de l'académie d'Albemarle. Elle parvint à hocher la tête.

– Horrible. Ça fait mal ? demanda-t-il.

– Un peu, répondit Abby.

Puis elle changea d'avis devant son air malheureux et couina :

– Pas grave.

Quand il sourit, elle faillit s'évanouir. Elle avait dit quelque chose qui avait fait sourire Tommy Cox. C'était comme un super-pouvoir.

– Cool, dit-il avant de lui tendre une cannette de Coca dont la condensation perlait à la surface. Tiens, du froid, pour ton visage.

Après une hésitation, Abby accepta la cannette. Les élèves n'avaient pas le droit d'utiliser les distributeurs automatiques avant la cinquième, or voilà que Tommy était allé lui acheter un Coca.

– Cool, répéta-t-elle.

– Excusez-moi, monsieur Cox, intervint M^me^ Link en entrant dans la classe. Si vous ne retournez pas dans le bâtiment du collège, vous allez recevoir un avertissement.

Personne ne quittait Tommy des yeux.

– Bien sûr, madame Link, répondit-il avant de lever une main. Tope là, petite dure.

Abby lui tapa dans la main au ralenti. Sa paume était à la fois fraîche et chaude, ferme et douce. Il se retourna pour partir, avança d'un pas, puis lui adressa un clin d'œil par-dessus l'épaule.

– Garde la pêche, ma mignonne !

Tout le monde l'entendit.

Abby se tourna alors vers Gretchen et lui sourit. Ses points de suture se rompirent et sa bouche se remplit d'un goût salé. Mais la douleur en valait la peine à la vue de Margaret, plantée là comme une idiote sans aucune repartie. Elles ne le savaient pas encore, mais c'était à ce moment-là que tout avait commencé, dans la classe de M^me^ Link, avec le grand sourire taché de sang d'Abby et celui, timide, de Gretchen.

C'EST FAIT POUR ÇA, LES AMIES

THAT'S WHAT FRIENDS ARE FOR

Abby emporta la cannette de Coca chez elle, sans l'ouvrir. Sa lèvre cicatrisa et, une semaine plus tard, les points de suture se résorbèrent, laissant une croûte semblable à de la confiture. Hunter Prioleaux prétendit qu'elle avait une MST, mais Gretchen, elle, ne parla jamais de cette vilaine marque.

Alors que sa blessure guérissait, Abby décida qu'il était hors de question que sa nouvelle amie ne connaisse pas *E.T.* Un jour, à la cafétéria, elle confronta donc Gretchen.

– Je ne l'ai pas vu, chuchota cette dernière.

– C'est impossible. Dans *60 Minutes*, ils disent que même les Russes l'ont vu.

Après avoir remué ses haricots, Gretchen prit un air décidé.

– Je vais te dire un truc, mais tu promets de ne le répéter à personne ?

– Promis.

Gretchen se pencha vers elle, la pointe de ses longs cheveux blonds traînant sur son steak haché.

– Mes parents font partie du programme de protection des témoins, chuchota-t-elle. Si j'allais au cinéma, on pourrait me kidnapper.

Abby était ravie. Gretchen allait être sa dangereuse amie ! La vie devenait enfin palpitante. Mais il restait une dernière anomalie.

– Alors comment tu as pu venir à ma fête d'anniversaire ?

– Ma mère a pensé que ce n'était pas trop risqué. Ils ne veulent pas que leur passé de criminels m'empêche d'avoir une vie normale.

– Dans ce cas, demande-lui si tu peux aller voir *E.T.*, dit Abby pour en revenir au sujet essentiel. Si tu veux avoir une vie normale, tu dois voir *E.T.* Sinon, les gens vont te trouver bizarre.

Gretchen suça la sauce sur la pointe de ses cheveux, puis hocha la tête.

– D'accord, mais tes parents vont devoir m'emmener. Si les miens sont vus en public avec moi, un criminel pourrait les reconnaître.

Abby fit pression sur ses parents jusqu'à ce qu'ils acceptent, même si, d'après sa mère, revoir un film représentait une perte de temps, d'argent et de neurones. Le week-end

suivant, M. et M^me^ Rivers déposèrent Abby et Gretchen au centre commercial *Citadel* pour la séance de quatorze heures vingt, avant d'aller faire leurs achats de Noël. Comme elle était enfermée dans le cocon du programme de protection des témoins, Gretchen ne savait même pas comment acheter des tickets ou du pop-corn. En fait, elle n'était jamais allée au cinéma toute seule. Abby trouvait cela curieux, elle qui avait le droit d'aller à vélo au *Mount Pleasant 1-2-3* pour la séance de l'après-midi à un dollar. Gretchen avait peut-être des parents criminels, mais Abby se sentait de loin la plus expérimentée.

Les lumières s'éteignirent. Au début, elle craignit de ne pas aimer *E.T.* autant que toutes les fois précédentes, mais quand Elliott traita Michael de couille molle, elle éclata de rire. Puis, lorsque le gouvernement arriva et qu'Elliott toucha E.T. à travers la paroi en plastique, elle se mit à pleurer, se rappelant une fois de plus que ce film était le plus fort du monde. Mais quand Elliott et Michael volèrent la camionnette juste avant la grande course-poursuite finale, elle eut soudain une pensée horrible : et si Gretchen ne pleurait pas ? Et si les lumières se rallumaient et qu'elle était assise là à sucer ses tresses comme devant un film ordinaire ? Et si elle le détestait ?

Ces réflexions étaient si stressantes qu'elles empêchèrent Abby d'apprécier la fin. Alors que le générique défilait, elle resta immobile dans le noir, malheureuse, le regard rivé droit devant elle, trop effrayée pour regarder Gretchen. Enfin, n'y tenant plus, lorsque la production remercia le comté de Marin pour son soutien, elle tourna la tête et vit Gretchen fixer l'écran, le visage totalement impassible. Son cœur se

serra, mais avant qu'elle n'eût le temps de parler, la lumière de l'écran se refléta sur les joues humides de Gretchen et le cœur d'Abby se relâcha. Son amie se tourna vers elle pour lui demander :

– On peut le revoir ?

Bien sûr qu'elles pouvaient. Ensuite, elles dînèrent avec les parents d'Abby chez *Chi-Chi*. M. Rivers prétendit que c'était son anniversaire, alors les serveurs vinrent lui poser un sombrero géant sur la tête et lui chanter *Joyeux anniversaire* en espagnol, avant de leur offrir à tous des profiteroles.

Pour Abby, c'était le plus beau jour de sa vie.

* * *

– J'ai quelque chose de grave à te dire, annonça Gretchen.

C'était la deuxième fois qu'elle venait dormir chez Abby. En l'absence des parents de cette dernière, partis à une fête de Noël, elles avaient mangé des pizzas surgelées devant la série *Matthew Star*. À présent, *Falcon Crest* venait de se terminer. *Falcon Crest* n'était pas aussi bien que *Dynastie*, mais *Dynastie* passait le mercredi soir, or Abby n'avait pas le droit de regarder la télévision ce soir-là car il y avait école le lendemain. Gretchen, elle, n'avait le droit de rien regarder. Ses parents lui imposaient des règles strictes et n'avaient même pas le câble, car ils ne pouvaient pas prendre le risque que leurs noms apparaissent sur la facture.

Trois semaines après le début de leur amitié, Abby s'était habituée à l'étrange règlement du programme de protection des témoins : pas de films, pas de chaînes câblées, presque pas de télé, pas de rock, pas de bikini, pas de céréales sucrées au petit déjeuner. Mais il y avait un fait qu'elle avait appris dans les films et qui l'effrayait : parfois, les personnes placées

sous protection disparaissaient du jour au lendemain, sans prévenir.

Maintenant que Gretchen avait quelque chose d'important à lui dire, Abby savait précisément ce que c'était.

– Tu vas déménager.

– Quoi ?

– Tu vas déménager à cause de tes parents.

Gretchen secoua la tête.

– Je ne vais nulle part. Mais il ne faut pas que tu me détestes. Tu dois me promettre de ne pas me détester.

– Je te le promets.

Gretchen tripotait le canapé écossais sans regarder Abby, qui commençait à s'inquiéter. Elle n'avait pas beaucoup d'amis et Gretchen était sans aucun doute la personne la plus cool qu'elle eût jamais rencontrée, après Tommy Cox, bien sûr.

– Mes parents ne font pas vraiment partie du programme de protection des témoins, avoua Gretchen, les mains serrées sur ses genoux. C'est un truc que j'ai inventé. Je n'ai pas le droit de regarder des films déconseillés aux moins de dix ans. Et ils ne me laisseront voir que des films tous publics jusqu'à mes treize ans. Je ne leur ai pas dit qu'on allait voir *E.T.* mais *Les Malheurs de Heidi*.

S'ensuivit un long silence. Des larmes gouttaient de son nez sur le canapé.

– Et voilà, tu me détestes, poursuivit Gretchen en hochant la tête pour elle-même.

En réalité, Abby était ravie. De toute façon, elle n'avait jamais totalement cru à cette histoire de programme de protection des témoins car, comme disait sa mère : « Si quelque

chose semble trop beau pour être vrai, c'est sans doute que c'est faux. » Et si les parents de Gretchen la traitaient comme un bébé, Abby devenait la plus cool. Gretchen avait besoin d'elle si elle voulait regarder un film déconseillé aux moins de dix ans ou suivre *Falcon Crest*. Elles allaient donc devoir rester amies. Mais Abby avait peur que Gretchen s'éloigne maintenant qu'elle connaissait son secret, alors elle décida de lui en révéler un en échange.

– Tu veux voir un truc dégueulasse ?

Gretchen secoua la tête et ses larmes s'écrasèrent sur le canapé.

– Je veux dire franchement dégueu, insista Abby.

Gretchen continua de pleurer, les mains si serrées que ses articulations devinrent blanches. Abby sortit une lampe de poche du tiroir de la cuisine, tira Gretchen du canapé, puis l'entraîna dans la chambre de ses parents à l'étage, tout en guettant le bruit de leur voiture dans l'allée.

– On ne devrait pas être là, dit Gretchen dans le noir.

– Chuuut.

Après avoir contourné le coffre au pied du lit, Abby la fit entrer dans la penderie de son père. À l'intérieur, derrière ses pantalons, se trouvait une valise. Dans la valise, un sac plastique noir, et dans le sac plastique noir, une grande boîte en carton contenant une cassette vidéo. Abby alluma la lampe de poche pour la braquer sur la cassette.

– *Bad Mama Jama*. Ma mère n'est pas au courant.

Gretchen s'essuya le nez sur sa manche avant de prendre le boîtier des deux mains. La jaquette représentait une énorme femme noire vêtue uniquement d'un string, penchée en avant, les fesses écartées. Elle regardait par-dessus son

épaule, du rouge à lèvres orange assorti à son vernis à ongles, et souriait comme si elle était ravie que deux fillettes regardent ses fesses. Le sous-titre indiquait : « Le dîner est dans le four ! »

– Berk ! hurla Gretchen en lançant la cassette à Abby.

– Je n'en veux pas ! cria Abby, qui la lui relança.

– Elle m'a touchée !

Abby poussa Gretchen sur le lit, puis monta à califourchon sur elle pour frotter la cassette sur ses cheveux.

– Berk ! Berk ! Berk ! hurla Gretchen en se tortillant. Je vais mourir !

– Tu vas tomber enceinte !

Ce fut ce moment précis. Quand Gretchen cessa de mentir à Abby sur le programme de protection des témoins. Quand Abby révéla à Gretchen le fantasme secret de son père sur les grosses femmes noires et que les deux filles se chamaillèrent sur le lit des parents d'Abby. À partir de ce soir-là, elles devinrent les meilleures amies du monde.

* * *

Au cours des six années suivantes, il se passa à la fois tout et rien. En CM2, elles n'étaient pas dans la même classe, mais le midi, Abby racontait à Gretchen les épisodes passés de *Drôle de vie* (Gretchen rêvait qu'Edna Garrett soit sa mère) et des *Enquêtes de Remington Steele*. Les deux amies s'imaginaient diriger plus tard leur propre agence de détectives privés, avec Pierce Brosnan sous leurs ordres.

Un jour où les filles étaient dans la voiture, la mère de Gretchen récolta une amende pour excès de vitesse et dit « merde » tout haut. Pour qu'elles ne racontent rien à M. Lang, elle les emmena dans le centre-ville et leur offrit

des montres Swatch. Abby prit une Jelly et acheta avec son propre argent deux protections d'écran, une verte et une rose ; Gretchen, elle, choisit une Tennis Stripes et les mêmes protections d'écran. Après avoir joué dehors, elles reniflèrent leurs bracelets et essayèrent d'en déterminer l'odeur. Selon Abby, le sien sentait le chèvrefeuille et la cannelle, et celui de Gretchen l'hibiscus et la rose. En réalité, les deux sentaient simplement la transpiration.

Gretchen dormit à six reprises chez Abby, à Creekside, avant qu'Abby ait enfin le droit de passer la nuit chez Gretchen dans le Vieux Village, le quartier chic de Mount Pleasant où les maisons, toutes majestueuses, donnaient sur la mer ou possédaient d'immenses jardins. Si un résident voyait dans la rue un Noir qui n'était pas M. Little, il s'arrêtait pour lui demander s'il s'était perdu.

Abby adorait aller chez Gretchen. La maison des Lang se trouvait sur la Croizière des pirates, un chemin de terre en forme de fer à cheval où les numéros étaient dans le désordre et le nom de la rue mal orthographié, car les riches pouvaient faire tout ce qu'ils voulaient. Leur maison, au numéro huit, était un énorme cube gris à étage avec, au fond, une immense baie vitrée sur toute la hauteur, offrant une vue sur le port de Charleston. L'intérieur était aussi stérile qu'un bloc opératoire, tout en angles droits, surfaces satinées, acier brillant et verre poli deux fois par jour. C'était la seule maison du Vieux Village à donner l'impression d'avoir été construite au vingtième siècle.

Les Lang possédaient un ponton où Abby et Gretchen allaient nager (à condition de porter des tennis pour ne pas se couper les pieds sur les coquilles d'huîtres). M^me^ Lang

nettoyait la chambre de Gretchen deux fois par mois et jetait tout ce qu'elle jugeait inutile pour sa fille. Selon l'une de ses règles, Gretchen ne pouvait garder que six magazines et cinq livres. « Une fois qu'on a fini de les lire, on a fini d'en avoir besoin », telle était sa devise.

Alors Abby récupérait les livres que Gretchen achetait à la librairie B. Dalton avec son argent de poche, apparemment illimité. *Pour toujours* de Judy Blume, qui, elles le savaient, parlait d'elles (sauf les passages dégoûtants à la fin). *Jacob Have I Loved* (Abby croyait en secret que Gretchen était Caroline, et elle, Louise). *Z for Zachariah* (Gretchen fit des cauchemars de guerre nucléaire). Et ceux qu'elles introduisaient chez les Lang, cachés au fond du cartable d'Abby, tous de V. C. Andrews : *Fleurs captives, Pétales au vent, Bouquet d'épines* et, le plus scandaleux, *Ma douce Audrina*, avec son ballet sans fin de perversion sexuelle.

Mais surtout, pendant six ans, elles passèrent leur temps dans la chambre de Gretchen à établir des listes sans fin : leurs meilleures amies, leurs bonnes amies et leurs pires ennemies ; les professeurs les plus gentils, les plus méchants, et qui devrait épouser qui ; quelles toilettes de l'école elles préféraient ; où elles vivraient dans six semaines, six mois, six ans, quand elles seraient mariées ; combien de bébés leurs chats auraient ensemble ; quelles couleurs elles choisiraient pour leurs mariages ; si Adaire Griffin était une vraie garce ou simplement une fille incomprise ; si les parents de Hunter Prioleaux savaient que leur fils était un suppôt de Satan ou s'il les bernait eux aussi.

Leur vie était un interminable quiz de magazine, un éternel processus d'autoclassification. Elles échangeaient leurs

chouchous. Se plongeaient dans la lecture des revues *YM*, *Teen* et *European Travel and Life*. Fantasmaient sur des comtes italiens, des duchesses allemandes et Diana, la princesse de Galles ; l'été sur l'île de Capri et l'hiver dans les Alpes. Dans leurs fantasmes communs, des Européens bronzés les emmenaient à bord d'hélicoptères dans des manoirs cachés, où ils domptaient des chevaux sauvages.

Après être allées voir *Flashdance* en secret, elles enlevaient leurs chaussures sous la table au dîner et reproduisaient la scène culte du film : Abby attendait que Gretchen soulève sa fourchette pour lui faire du pied. Les petits pois volaient alors partout et M. Lang se lançait dans une tirade.

– On ne joue pas avec la nourriture ! criait-il. C'est comme ça que Karen Carpenter est morte !

Républicains collets montés, partisans de Ronald Reagan, les parents de Gretchen passaient leurs dimanches à l'église Saint-Michel, à louer Dieu et le pouvoir de l'ascension sociale. Quand la série *Les oiseaux se cachent pour mourir* fut diffusée, Abby et Gretchen mouraient d'envie de la regarder sur la grande télé, mais M. Lang avait des doutes, car il avait entendu parler d'un contenu équivoque.

– Papa, c'est comme *Le Souffle de la guerre*, le rassura Gretchen. C'est plus ou moins une suite.

La minisérie de quatorze heures de Herman Wouk sur la Seconde Guerre mondiale, ennuyeuse comme la pluie, était le programme télévisé préféré de M. Lang, alors le mentionner leur valut automatiquement sa bénédiction. Pendant qu'elles regardaient le premier épisode, il rentra et resta sur le seuil de la salle télé assez longtemps pour se rendre compte que ce n'était clairement pas la suite du *Souffle de la guerre*.

Son visage devint cramoisi. Abby et Gretchen étaient trop plongées dans les scènes d'amour torrides au milieu du désert australien pour le remarquer mais, soixante secondes après qu'il eut quitté la pièce, M^me^ Lang entra, éteignit la télévision, puis les conduisit dans le salon pour un sermon.

– L'Église catholique peut bien glorifier la vulgarité et les prêtres en rut à moitié nus, déclara M. Lang. Mais pas dans cette maison. Plus de télévision pour ce soir. Montez vous laver les mains. Le dîner est dans le four.

Arrivées au milieu de l'escalier, elles ne purent plus se retenir. Abby rit tellement qu'elle en mouilla sa culotte.

* * *

La sixième fut une mauvaise année. Après avoir fait grève en 1981, le père d'Abby avait perdu son poste de contrôleur aérien, avant d'être engagé comme directeur adjoint d'un magasin de nettoyage de tapis, emploi qu'il finit aussi par perdre pour cause de réduction de personnel. La famille Rivers dut alors vendre sa propriété de Creekside pour déménager dans une maison en brique affaissée sur Rifle Range Road. Quatre immenses pins dominaient leur clapier, qu'ils couvraient de toiles d'araignées et de sève tout en bloquant totalement le soleil.

C'est à ce moment-là qu'Abby cessa d'inviter Gretchen à dormir et commença à s'inviter elle-même chez les Lang tous les week-ends. Puis aussi les soirs de semaine.

– Tu es toujours la bienvenue, lui dit M. Lang. Tu es comme une deuxième fille pour nous.

Abby ne s'était jamais sentie autant en sécurité. Elle laissa un pyjama et une brosse à dents dans la chambre de Gretchen. Si ç'avait été possible, elle aurait emménagé chez

eux. Leur maison sentait toujours l'air climatisé et le nettoyant pour moquette tandis que celle qui recouvrait le sol de chez Abby était humide depuis longtemps et ne séchait jamais. Été comme hiver, elle empestait la moisissure.

En 1984, Gretchen eut des bagues, et Abby le virus de la politique quand Walter Mondale désigna Geraldine Ferraro comme sa colistière. Elle n'avait jamais imaginé que quelqu'un puisse s'opposer à l'élection de la première femme vice-présidente. Ses parents étaient trop pris dans leur propre drame économique pour remarquer l'autocollant Mondale/Ferraro que leur fille avait collé sur leur voiture. Ensuite, Abby avait fait de même sur la Volvo de M^me^ Lang.

Gretchen et Abby regardaient *Ricky ou la belle vie* dans la salle télé quand M. Lang rentra du travail tremblant de rage, en agitant les lambeaux de l'autocollant dans une main. Il voulut les jeter par terre, mais ils lui collaient aux doigts.

– Qui a fait ça ? demanda-t-il d'une voix tendue, le visage rouge sous sa barbe. Qui ? Qui ?

C'est alors qu'Abby sut qu'elle allait être bannie de chez les Lang à tout jamais. Sans même s'en rendre compte, elle avait commis le plus grand des péchés en les faisant passer pour des démocrates. Mais avant qu'elle ne puisse se confesser et subir son exil, Gretchen se mit à genoux et agrippa le dossier du canapé des deux mains.

– Elle va être la toute première vice-présidente. Tu ne veux pas que je me sente fière d'être une femme ?

– Notre famille est fidèle au Président, répliqua M. Lang. Il vaudrait mieux pour toi que personne n'ait vu cette… chose sur la voiture de ta mère. Tu es trop jeune pour la politique.

Gretchen dut enlever le reste de l'autocollant avec une lame de rasoir, sous le regard d'Abby, terrifiée à l'idée d'avoir des ennuis. Mais son amie ne la dénonça pas. C'était la première fois qu'elle la voyait se disputer avec ses parents.

Puis survint l'incident Madonna.

Pour les Lang, Madonna était purement et simplement inconcevable. Mais un jour où le père de Gretchen était au travail et sa mère à l'un de ses neuf milliards de cours (aérobic, marche rapide, club de lecture, séance de dégustation, atelier de couture, cercle de prière pour femmes…), Gretchen et Abby se déguisèrent en « filles matérielles », en hommage à la chanson *Material Girl* de leur idole. Avec sa boîte à bijoux remplie de croix, c'était presque comme si M^me^ Lang les y incitait.

Devant le miroir de la salle de bains de Gretchen, avec des dizaines de croix accrochées autour du cou, elles se crêpèrent les cheveux, y nouèrent d'énormes chouchous, découpèrent les manches de leurs tee-shirts, se mirent du rouge à lèvres corail et du fard à paupières bleu vif, firent tomber du maquillage sur la moquette blanche et marchèrent dessus par accident. Ensuite, avec une brosse à cheveux et un fer à friser en guise de micros, elles chantèrent sur le single *Like a Virgin* qu'elles avaient mis dans la radiocassette couleur pêche de Gretchen.

Abby, qui venait de décider de se dessiner un grain de beauté, cherchait un crayon pour les yeux dans le fouillis de maquillage sur le comptoir. Pendant ce temps-là, Gretchen chantait : « *Like a vir-ir-ir-ir-gin / With your heartbeat / Next to mine*[2]… » quand soudain, sa tête fut tirée en arrière

2. « Comme une vierge / Quand ton cœur bat / Contre le mien… » *(N.D.T.)*

d'un coup sec. Mme Lang arracha le chouchou des cheveux de sa fille. La musique était si forte qu'elles ne l'avaient pas entendue rentrer.

– Je t'achète des jolies choses ! hurla-t-elle. Et voilà ce que tu en fais !

Abby resta plantée là comme une idiote pendant que la cassette tournait et que la mère de Gretchen poursuivait sa fille pour la frapper avec une brosse à cheveux. Elle était terrifiée à l'idée que Mme Lang la remarque, et une partie d'elle savait qu'elle aurait dû se cacher, mais elle ne bougea pas tandis que Mme Lang se baissait entre les lits jumeaux. Recroquevillée sur la moquette, Gretchen poussa un cri aigu au moment où Madonna chantait : « *You're so fine, and you're mine / I'll be yours / Till the end of time*[3]… » Le bras de Mme Lang montait et descendait, faisant pleuvoir les coups sur les jambes et les épaules de Gretchen.

« *Make me strong / Yeah, you make me bold*[4]… » continuait Madonna.

La mère de Gretchen s'approcha du lecteur, enfonça les boutons, puis ouvrit le boîtier de force et arracha la cassette qui tournait toujours ; de grandes boucles de bande magnétique se déroulèrent. Dans le silence soudain, Abby entendit le moteur de la radiocassette gémir alors que les engrenages se bloquaient. Le seul autre son était le souffle court de Mme Lang.

– Range ce bazar. Ton père va rentrer.

Sur ces mots, elle sortit en trombe et claqua la porte derrière elle.

---

3. « Tu es si beau et tu es à moi / Je serai à toi / Jusqu'à la fin des temps… » *(N.D.T.)*

4. « Tu me rends forte / Oui, tu me rends audacieuse… » *(N.D.T.)*

Abby rampa sur le lit et baissa les yeux sur Gretchen. Elle ne pleurait même pas.

– Ça va ? demanda Abby.

Gretchen leva la tête et regarda la porte de sa chambre.

– Un jour, je vais la tuer, chuchota-t-elle avant de se tourner vers Abby. Ne le répète pas.

Abby se souvint alors du jour, l'été précédent, où elles étaient entrées sur la pointe des pieds dans la chambre des parents de Gretchen pour ouvrir le tiroir de la table de chevet de son père. À l'intérieur, sous un vieux numéro du *Reader's Digest,* se trouvait un gros revolver noir. Gretchen l'avait sorti et braqué sur Abby, puis sur les oreillers du lit, l'un après l'autre.

– Bang… avait-elle murmuré. Bang…

Abby n'avait pas oublié ces « bang ». Lorsqu'elle regarda les yeux secs de Gretchen, elle sut qu'il se préparait quelque chose de vraiment dangereux. Mais elle ne dénonça pas son amie et l'aida plutôt à nettoyer, avant de téléphoner à sa mère pour lui demander de venir la chercher. Ce qui arriva ensuite ce soir-là, au retour de M. Lang, Gretchen n'en parla jamais.

Quelques semaines plus tard, tout était oublié. Les Lang emmenèrent Abby avec eux en Jamaïque, pour dix jours de vacances. Gretchen et elle se firent faire des tresses africaines, avec des perles qui cliquetaient quand elles marchaient. Abby attrapa des coups de soleil. Ils jouèrent au *Uno* chaque soir et elle gagna presque toutes les parties.

– Tu es une tricheuse, plaisanta le père de Gretchen. Je n'en reviens pas que ma fille ait introduit une tricheuse dans notre famille.

Abby mangea du requin pour la première fois. Ça avait le goût d'un steak de poisson. Elles eurent aussi leur première grosse dispute, car Abby passait en boucle *Eat it* de « Weird Al » Yankovic sur le lecteur dans leur chambre, jusqu'à l'avant-dernier jour où elle trouva sa cassette couverte de vernis à ongles rose.

– Je suis désolée, dit Gretchen en prononçant chaque mot comme une princesse. C'était un accident.

– C'est faux, répliqua Abby. Tu es égoïste. Je suis la marrante, et toi la méchante.

Elles essayaient toujours de se trouver des qualificatifs. Depuis peu, Abby était la marrante, et Gretchen la jolie. Aucune d'elles n'avait jamais été la méchante.

– Et toi, t'es qu'une incrusteuse. Tu restes avec ma famille parce que tu es pauvre, lança Gretchen d'un ton sec. J'en ai trop marre de toi.

Ses bagues la faisaient souffrir tout le temps. Quant à Abby, elle avait mal à la tête à cause de ses tresses trop serrées.

– Tu sais quoi ? ajouta Gretchen. Tu es l'abrutie. Tu passes cette fichue chanson comme si elle était cool, mais c'est pour les gamins. Je ne veux plus l'entendre. Elle est immature et débile. Alors c'est toi, la débile !

Abby s'enferma dans la salle de bains. La mère de Gretchen dut l'amadouer pour la faire sortir à l'heure du dîner, qu'elle mangea toute seule sur le balcon, piquée par les insectes. Ce soir-là, après l'extinction des feux, elle sentit quelqu'un se glisser à côté d'elle dans son lit.

– Je suis désolée, chuchota Gretchen, dont le souffle chaud remplit l'oreille d'Abby. C'est moi, la débile. Toi, tu es la

cool. S'il te plaît, ne sois pas fâchée contre moi, Abby. Tu es ma meilleure amie.

* * *

La cinquième fut l'année de leur première boum, avec slow et baiser. Abby embrassa Hunter Prioleaux avec la langue alors qu'ils se balançaient sur *Time After Time*. Son gros ventre était plus dur qu'elle ne le pensait, et sa langue avait un goût de chewing-gum et de Coca, mais il transpirait beaucoup et sentait le rot. Il suivit Abby le reste de la soirée pour essayer d'aller plus loin, jusqu'à ce qu'elle se cache dans les toilettes pendant que Gretchen le faisait déguerpir.

Puis arriva le jour qui changea la vie d'Abby à tout jamais. Gretchen et elle rapportaient leurs plateaux-repas, en se disant qu'elles devaient cesser de prendre un plat chaud comme les petits et apporter à la place de la nourriture saine pour manger dehors avec les autres, quand elles virent Glee Wanamaker à côté du dépose-plateaux. Les yeux rouges et brillants, elle se tordait les mains et tirait sur ses doigts, le regard fixé sur la grande poubelle. Elle avait posé son appareil dentaire sur son plateau, qu'elle avait vidé dans les ordures. À présent, elle ne savait pas dans quel sac-poubelle il se trouvait.

– Je vais devoir les fouiller tous, sanglota-t-elle. C'est mon troisième appareil. Mon père va me tuer.

Abby voulait partir, mais Gretchen insista pour qu'elles l'aident. Alors William, le directeur de la cafétéria, les fit sortir par-derrière et leur montra huit énormes sacs en plastique noirs remplis d'un horrible mélange : lait tiède, parts de pizza entamées, salade de fruits, glace fondue, frites mouillées et ketchup coagulé. On était en avril et le soleil

avait transformé le contenu des sacs en un ragoût nauséabond. C'était la pire odeur qu'Abby eût jamais sentie.

Elle ne savait pas pourquoi elles aidaient Glee. Abby n'avait pas d'appareil dentaire, ni même de bagues. Tous les autres en avaient, mais ses parents ne pouvaient pas lui payer l'orthodontiste. Ils ne pouvaient pas lui payer grand-chose. Elle devait porter la même jupe en velours côtelé bleu marine deux fois par semaine, et ses deux chemisiers blancs devenaient transparents à force de les laver. Elle faisait sa propre lessive, car sa mère, infirmière à domicile, lui avait dit :

« Je passe mes journées à faire la lessive des autres. Tu n'as pas les bras cassés, alors mets-y du tien. »

Ancien responsable du rayon des produits laitiers au magasin Family Dollar, son père avait été renvoyé pour avoir vendu par mégarde des briques de lait périmé. Il avait ensuite déposé une annonce à l'atelier de maquettes de Randy, pour réparer les moteurs d'avions télécommandés, mais après que plusieurs clients se furent plaints de sa lenteur, Randy lui avait demandé de retirer son annonce. Il en avait désormais une autre à la station-service Oasis sur Coleman Boulevard : réparation de tout type de tondeuse à gazon pour vingt dollars. Il ne parlait presque plus et s'était mis à remplir leur jardin de tondeuses en panne.

Abby commençait à avoir l'impression que tout était trop compliqué. Que ce qu'elle faisait ne servait à rien. Que ses parents glissaient sur une pente et l'entraînaient avec eux vers le bord de la falaise. Que chaque contrôle était une question de vie ou de mort, car, si elle en ratait un seul, elle perdrait sa bourse, serait renvoyée d'Albemarle et ne reverrait plus jamais Gretchen.

Derrière la cafétéria, devant huit sacs fumants remplis d'ordures fraîches, elle avait envie de pleurer. Pourquoi était-ce à elle d'aider Glee, dont le père était agent de change ? Pourquoi personne ne l'aidait, elle ? Elle ne sut jamais ce qui provoqua ce changement, mais à cet instant précis, un déclic se fit dans sa tête. La seconde d'après, elle pensait autrement.

Elle n'était pas obligée de rester pauvre, mais pouvait trouver un travail. Elle n'était pas obligée d'aider Glee, mais le pouvait quand même. Tout comme elle pouvait décider de ce qu'elle allait devenir. Elle avait le choix. La vie pourrait se résumer à une suite sans fin de tristes corvées, ou Abby pouvait prendre son courage à deux mains et les rendre amusantes. Il y avait de bonnes et de mauvaises choses ; à elle de choisir sur lesquelles se concentrer. Sa mère se focalisait sur les mauvaises, mais Abby n'était pas obligée de faire pareil.

Dans la puanteur des ordures putrides de toute une école, elle sentit l'avenir s'ouvrir, le monde s'éclairer, comme si son cerveau enlevait ses lunettes de soleil. Elle se tourna alors vers Gretchen.

– Le dîner est dans le four !

Puis elle dénoua le sac le plus proche, sortit une part de pizza à moitié mâchée qu'elle lança comme un Frisbee, avant de plonger le bras jusqu'au coude dans un océan de nourriture grasse et gluante. Le temps qu'elles retrouvent l'appareil dentaire de Glee, des lamelles de fromage congelé collées dans les cheveux et des morceaux de fruits sur leurs chemisiers, elles riaient comme des folles, se lançaient des poignées de laitue défraîchie et jetaient des frites contre le mur.

* * *

La quatrième fut l'année de la série *Max Headroom* et du chien de la pub pour une bière, Spuds Mackenzie. L'année où le père d'Abby se mit à regarder les dessins animés du samedi matin pendant des heures et à dormir sur un lit de camp dans sa remise au fond du jardin. Ce fut aussi l'année où Abby réussit à convaincre Gretchen de sortir en douce de chez elle pour se rendre à vélo sur l'île de Sullivan, de l'autre côté du pont Ben Sawyer. Tout le monde était parti à la plage en pleine nuit pour voir passer la comète de Halley. Après avoir trouvé un coin désert, elles s'allongèrent sur le dos dans le sable froid et levèrent les yeux vers les millions d'étoiles.

– Si je comprends bien, dit Gretchen dans le noir, c'est pour une boule de neige sale en forme de cacahuète qui flotte dans l'espace que les gens sont aussi excités ?

Elle n'avait pas une vision très romantique de la science.

– Cette comète ne passe que tous les soixante-quinze ans, répondit Abby, qui s'efforçait de déterminer si le point lumineux qu'elle voyait bougeait ou si c'était seulement le fruit de son imagination. On ne la reverra peut-être jamais.

– Tant mieux. Je me gèle et j'ai du sable dans la culotte.

– Tu crois qu'on sera toujours amies la prochaine fois qu'elle passera ?

– Je crois surtout qu'on sera mortes.

Abby calcula dans sa tête qu'elle aurait alors quatre-vingt-huit ans.

– Les gens vont vivre plus longtemps à l'avenir. On sera peut-être encore en vie.

– Mais on ne saura pas comment régler l'heure sur notre magnétoscope. On sera vieilles, on détestera les jeunes et on votera pour les républicains comme mes parents.

Elles venaient de louer le film *The Breakfast Club* et devenir adulte leur semblait être la pire chose au monde.

– On ne finira pas comme eux, dit Abby. On n'est pas obligées d'être aussi chiantes.

– Si je ne suis plus heureuse, tu me tueras ?

– Carrément.

– Je suis sérieuse. Tu es la seule qui m'empêche de devenir folle.

Elles restèrent un moment silencieuses.

– Qui a dit que tu n'étais pas folle ? demanda Abby.

Gretchen la frappa.

– Promets-moi que tu seras toujours mon amie.

– DMPD, répondit Abby.

C'était leur façon de se dire « je t'aime » : D'amitié Mais Pas D'amour.

Allongées sur le sable gelé, elles sentaient la terre tourner sous leur dos et frissonnèrent ensemble quand le vent souffla sur l'eau tandis qu'une boule de glace passait à côté de leur planète, à cinq millions de kilomètres, dans la froide et lointaine obscurité de l'espace.